

Dissertations & méthodes

PRÉPAS SCIENTIFIQUES

2025-2026

Épreuve de français - philosophie

La communauté et l'individu

en 21 dissertations

1. La méthode pas à pas
2. Dissertations intégralement rédigées
3. Références essentielles

Eschyle

*Les Suppliantes,
Les Sept contre Thèbes*

Spinoza

*Traité théologico-
politique (Préface
et chapitres 16 à 20)*

Edith Wharton

Le Temps de l'innocence

coord. *Sophie Rochefort-Guillouet*
et *Dalie Farah*



« L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes ; la Société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur ; mais l'intérêt développe alors énormément ses penchants mauvais. »

Balzac, Avant-propos de la Comédie humaine

↳ *En quoi cette réflexion éclaire-t-elle les rapports entre individu et communauté dans les œuvres inscrites au programme ?*

VINCENT PUYMOYEN



Analyse du sujet

- En 1842, Balzac publie pour la première fois son œuvre sous le titre de « la Comédie humaine ». L'écrivain entreprend d'être un « historien des mœurs », à l'école des savants naturalistes comme Cuvier ou Geoffroy Saint-Hilaire. Dans son avant-propos, Balzac développe une métaphore zoologique dans laquelle il compare la société au monde animal tout en critiquant le point de vue de Rousseau qui veut que la société soit corruptrice.
- On peut opposer l'instinct individuel, qui singularise ou isole, et l'instinct collectif (parfois appelé péjorativement instinct grégaire) qui rassemble les individus en communautés.
- Les « penchants mauvais » de l'individu ne sont pas pour Balzac la conséquence de la vie en société, cette dernière étant plutôt le milieu dans lequel ces penchants se développent.



Enjeux du sujet

1. La communauté n'a-t-elle pas l'effet de neutraliser et même de transformer les penchants de l'individu, qui doit agir par rapport à elle, pour la jauger, la consulter, définir ses propres manœuvres individuelles ? Comment s'articulent l'intérêt individuel et l'intérêt collectif ?
2. Quel « bien » la communauté apporte-t-elle à l'individu ? Mais également, en quoi constitue-t-elle un risque de corruption ou même d'anéantissement pour ce dernier ?

PROBLÉMATIQUE

- Comment la société révèle-t-elle la destinée morale de l'individu ?

PLAN

- I. L'instinct humain résiste à la communauté
 1. La solitude essentielle
 2. L'individu persévère dans son être
 3. Difficile rébellion
- II. Par l'obéissance à la société, l'intérêt individuel cède à l'intérêt collectif
 1. L'importance des rites sociaux
 2. L'obéissance aux dieux
 3. Les bons fruits de l'obéissance
- III. Devenir meilleur ? L'individu et le bien commun
 1. L'individu réconcilié avec le peuple
 2. La résolution du dilemme individu/communauté
 3. L'intérêt individuel dans l'empire démocratique

Introduction

Dans son « Avant-propos de la Comédie humaine », Balzac expose presque en naturaliste sa vision de la société : pour lui il y a autant d'espèces sociales que d'espèces animales. Cette représentation le rapprocherait de ce que **Spinoza** dit de la nature au début de son *Traité théologico-politique* : un ordre qui prévoit que les gros poissons mangent les plus petits. On voit que ce qui n'est qu'un « instinct » dans le monde animal devient un « penchant », dans le monde social, et donc se prête à un jugement moral. Si la société est dans l'ordre de la nature, comme nous l'indiquerait la métaphore zoologique de Balzac, alors il n'y a pas lieu d'y voir comme chez Rousseau une déprivation de l'humanité. L'instinct est passé dans les mœurs. Balzac émet cependant une réserve au sujet de l'intérêt qui « développe les penchants mauvais ». **Eschyle** nomme les Sept des « loups au ventre creux ». Il faut donc supposer que, contrairement là encore à Rousseau, ces penchants mauvais, dont l'origine n'est pas précisée par Balzac, préexistent à l'ordre social et trouvent dans la société l'occasion de se développer, en fonction de l'intérêt, lorsque les rapports de force et les stratégies individuelles se mettent en place.

Comment la société révèle-t-elle la destinée morale de l'individu ?

I. L'instinct humain résiste à la communauté

1. La solitude essentielle

Dans un premier temps, l'individu libre, s'il a de l'orgueil, va résister au groupe social. C'est le cas d'Archer, personnage rétif, qui ne cesse de cultiver sa singularité et se reconnaît dans la solitude d'Ellen : « La solitude, c'est de vivre parmi ces gens aimables qui ne vous demandent que de dissimuler vos pensées » (*Le Temps de l'innocence*, p. 87). Car, selon **Spinoza**, il y a une chose que la société ne peut vous prendre, c'est la liberté de jugement, contrairement au « droit d'agir » (*Traité théologico-politique*, chap. xx) qui peut être cédé afin que tout le monde puisse vivre en paix.

En cédant son droit d'agir, par le mariage et le sacrifice aux conventions sociales, Archer, dans le roman d'**Edith Wharton**, se condamne à vivre dans le déchirement entre son amour pour Ellen, qui partage son désir d'indépendance, et son lien indissoluble avec May. La scène finale où on le voit renoncer à rejoindre Ellen dans son appartement parisien est l'image d'une abdication qui remonte à son mariage. On voit aussi que la solitude ne l'a pas quitté, comme une trace de son instinct primordial à rejeter la société, à la manière d'Ellen qui se sent elle aussi « trop autre » (*Le Temps de l'innocence*, p. 233). Tous deux se sentent mus dans le monde par un instinct solitaire.

2. L'individu persévère dans son être

Si l'on considère comme le dit **Spinoza** (chap. xvii) le peuple hébreu comme une individualité au milieu des autres nations, refusant jalousement de se mélanger ou de reconnaître d'autres coutumes que celles de Moïse, on constate que l'individualité, au sens politique, renforce la souveraineté en s'opposant aux autres, et s'affaiblit dans la compromission.

D'autre part, on pourrait croire que l'individu, une fois intégré à la société, se montre meilleur, mais pourtant, loin de le faire renoncer à son égoïsme, la communauté pourrait être le moyen de rendre cet égoïsme encore plus nuisible. Car c'est un fait que l'individu, une fois qu'il est reconnu par un groupe social, ne s'y dissout pas et peut y manifester tout son potentiel, comme le Rastignac balzacien. Dans le pire des cas il peut même y croître pour exercer une forme de tyrannie.

Car le rapport de l'individu à la société est aussi un rapport de prédation, l'intérêt égoïste de milieu new-yorkais que décrit **Edith Wharton**, ce qui arrive au banquier Julius Beaufort, un parvenu éminemment balzacien, le montre bien. Le plus souvent cet égoïsme est empêché d'agir par la société qui neutralise l'individu. À Beaufort on ne pardonnera pas la banqueroute qui fera de lui un indésirable.

3. Difficile rébellion

La rébellion pourrait exprimer l'inassimilable de l'individu. Archer Newland, cependant, y a renoncé, par un conformisme de façade. Sans doute est-ce là la raison pour laquelle il est attiré par Ellen, dont l'insoumission va jusqu'au scandale public. On pourrait voir en Archer un équivalent de Polynice, dans le sens où, ennemi de son groupe social, il est métaphoriquement enterré : « il avait le sentiment d'être enterré vivant » (*Le Temps de l'innocence*, p. 144).

La rébellion de l'Antigone d'**Eschyle** est au moins aussi audacieuse que celle d'Ellen Olenska. Antigone demande « une tombe pour lui [Polynice] et des funérailles ». Le Héraut alors lui intime de « cesser sa révolte incivique », et s'indigne que l'on puisse « honorer d'un tombeau celui qui hait la ville ». Mais à la fin de la pièce, une partie du chœur va se rallier à rébellion d'Antigone et la convertir en acte de piété. Dans la catharsis tragique, Polynice cesse alors d'être l'ennemi de la communauté.

Cela nous invite à considérer comment l'individu (sans pour autant mourir réellement ou symboliquement) passe de sa solitude fondamentale, exprimée parfois par la résistance, à l'obéissance aux règles sociales.

II. Par l'obéissance à la société, l'intérêt individuel cède à l'intérêt collectif

1. L'importance des rites sociaux

Quand bien même il risquerait de perdre une grande partie de sa souveraineté, il est difficile à l'individu de s'accomplir en dehors d'un groupe. Ne pouvant renoncer à son jugement, il doit donc céder son « droit d'agir ». **Spinoza**, dans le chapitre XVI du *Traité théologico-politique*, évoque bien les risques d'une obéissance aveugle aux commandements absurdes de l'empire, mais il est possible de trouver un compromis entre liberté et soumission dans la société : « l'obéissance, elle ôte la liberté d'une certaine manière, mais elle ne rend pas incontinent esclave ». On retrouve cette idée dans l'attitude d'Archer Newland vis-à-vis de l'institution du mariage, fondement de la vie sociale : « Archer se résignait à cette formalité, comme à toutes les exigences d'un rite qui semblait venir de la nuit des temps » (*Le Temps de l'innocence*, chap. 19). La force de cette institution est de nature à vaincre les résistances. Malgré qu'il en ait, l'individu doit ainsi se conformer à l'ordre qu'il fonde lui-même en renonçant à sa liberté. Il ne peut le faire qu'en se soumettant à des rites sociaux qui l'intègrent à la société, tout en le pacifiant.

2. L'obéissance aux dieux

Devant le peuple de Thèbes, Étéocle affirme que « l'Obéissance est la mère de la réussite » (*Les Sept contre Thèbes*) et cette obéissance est pour lui supérieure à la piété envers les dieux protecteurs de la cité. À son tour, le chœur de Thèbes défend les valeurs conservatrices de la cité. On peut donc opposer l'obéissance de la piété et l'obéissance au tyran, celle-là donnant aux individus la garantie de la stabilité par un consentement pacifique. Pour **Spinoza** la monarchie religieuse est le moyen de garantir cette stabilité au prix d'une tromperie, en persuadant que « la majesté est sacrée et qu'elle joue le rôle de Dieu sur terre, et que c'est par Dieu, non par le suffrage et le consentement des hommes, qu'elle a été établie et qu'elle est conservée et défendue par une assistance singulière et une protection divine » (*Traité Théologico-politique*, chap. 17) Cette tromperie fondatrice est confortée par la croyance des peuples. Pour **Spinoza** le recours à la religion relève le plus souvent de l'attitude superstitieuse. C'est également le motif de la colère d'Étéocle devant la piété du chœur au début de la pièce d'**Eschyle**.

3. Les bons fruits de l'obéissance

Quand bien même les fondements de l'autorité seraient douteux – et incontestablement la pensée de **Spinoza** opère une véritable déconstruction de ces fondements, ces derniers apportent à la société des bienfaits appréciables. Lorsqu'un groupe social impose ses codes ou sa mode, il apporte cette sécurité bien protégée qu'incarne parfaitement dans le roman d'**Edith Wharton** le personnage de Mr Sillerton Jackson, une sorte de dieu omniscient régnant sur la meilleure société new-yorkaise, incollable sur les généalogies et les alliances (*Le Temps de l'innocence*, p. 16), société dont il garde sous clef les secrets et les scandales. À un tel dieu il faut se soumettre pour garder ses prérogatives, et c'est sans doute en se sacrifiant à ce conformisme qu'Archer épouse finalement May, lui qui avait déjà pressenti, au début du roman, que malgré sa supériorité sur son milieu, « il serait à la fois incommode et de mauvais goût de faire cavalier seul » (*idem*, p. 16). Enfin **Spinoza** ne dit-il pas que le but de la république est de « libérer chacun de la crainte, pour qu'il vive en sécurité autant que faire se peut, c'est-à-dire pour qu'il conserve au mieux son droit naturel à exister et à opérer sans qu'il y ait dommage pour lui ou pour autrui » (*Traité théologico-politique*, chap. xx) ?

III. Devenir meilleur ? L'individu et le bien commun

1. L'individu réconcilié avec le peuple

L'individu est par définition celui qui n'est pas divisible, l'indivis. Or le droit individuel, même naturel, peut être considéré comme une agression contre l'ordre social : Polynice se lève contre Thèbes.

Pour **Spinoza**, ce qui est à craindre est « l'adulation des pontifes, la corruption de la religion et des lois », dont les mauvais fruits seront les querelles et les divisions de la communauté en « sectes. » (*Traité théologico-politique*, chap. xx) C'est de ces divisions que sont nées les guerres entre Israël et Juda, conséquence de l'établissement de la royauté qui ne s'exerce pas en lien avec le peuple (*Idem*, chap. xvii).

Il n'en est pas de même dans les tragédies d'**Eschyle**, quand le roi consulte le peuple. La faute d'œdipe est surmontée lorsqu'à la fin des *Sept contre Thèbes*, le chœur ému de compassion pour les deux frères entre-tués se divise en demi-chœurs. Nous voyons donc que la querelle individuelle et fratricide, due au déchaînement des Érinyes après la faute d'œdipe, se résout dans un acte de piété, où le chœur ne se divise pas pour s'affronter, mais au contraire pour accomplir un deuil séparé. Dans ce cas, la division du peuple réconcilié donne une image inversée du duel fratricide.

En laissant le peuple accomplir les devoirs de la piété, on évite la situation que déplore Spinoza dans le chapitre xvii de son *Traité théologico-politique*, l'appropriation exclusive par les Lévites du pouvoir sacerdotal, décision qui selon lui fut à l'origine de l'instauration de la royauté sous le contrôle des Lévites. Il en résulta des divisions et des guerres civiles ainsi qu'une période de décadence religieuse, avec, comme effet pervers, l'introduction des cultes étrangers par les rois qui voulaient contester la mainmise de la caste sacerdotale.

2. La résolution du dilemme individu/communauté

La situation de dilemme est celle qui exprime le mieux le rapport conflictuel de l'individu et de la communauté. L'individu intériorise alors le conflit, en le traduisant par une délibération privée ou publique. Nous avons vu que chez un personnage comme Archer le refus de s'assimiler se neutralise dans un conflit larvé qui ne n'est jamais tout à fait déclaré. D'un côté May « cygne voguant dans la gloire d'un soleil couchant » (*Le Temps de l'innocence*, p. 199), de l'autre Ellen Olenska, qui elle, serait plutôt un Phénix, jamais complètement morte dans le souvenir d'Archer, et toujours renaissante dans « les grèves lumineuses » (p. 215).

Remarquons cependant que la situation de dilemme, que l'on rencontre dans la tragédie, est tranchée, dans les *Suppliantes*, par la consultation du peuple. Le roi met l'accueil des filles de Danaos en balance avec la survie de la cité, et le peuple accepte les suppliantes, donnant au roi la légitimité d'affronter le Hérault d'égyptos.

3. L'intérêt individuel dans l'empire démocratique

« Or si c'est la ville entière qui est entachée/c'est au peuple entier d'y porter remède » (*Les Suppliantes*). Ainsi le roi sage s'en remet-il au peuple, et dans les deux tragédies d'**Eschyle** qui sont à notre programme, il appartient à ce dernier de résoudre le conflit tragique, et de conforter ainsi l'autorité du roi. Si le roi ne peut rien promettre avant d'en parler à tous, c'est que même à celui qui détient le pouvoir il est indispensable d'associer le peuple à sa souveraineté. **Spinoza** reformule le transfert de souveraineté,

déjà formulé par Hobbes, comme un pacte avec la raison (*Traité théologico-politique*, chap. xvi). L'empire démocratique étant dans le chapitre xx considéré comme le meilleur régime, il « s'approche le plus de l'état naturel ». On peut donc considérer que l'empire démocratique, qui est de tous les régimes de plus favorable au droit et à l'intérêt individuel, permet au dernier de s'exercer tout en préservant une certaine vertu politique, dans la garantie de la liberté individuelle et du bien commun.

Conclusion

La critique que fait Balzac de Rousseau postule que l'intérêt a son fondement dans l'instinct. En confrontant cet instinct à la communauté (dont la constitution relève également d'un instinct, dit grégaire), l'individu, à qui il est impossible de renoncer à sa singularité, peut certes céder au groupe son pouvoir d'agir, mais non pas sa liberté de jugement. Il est donc invité à réévaluer son intérêt dans rapport avec la communauté, et à repenser sa transcendance en rapport avec d'autres transcendants (les dieux, Dieu, le peuple...). C'est par cet intérêt bien compris qu'il peut non plus nuire aux autres ou à lui-même mais s'élever dans la société par la prise en compte du bien commun, alors il devient vraiment meilleur.

Exposant dans le *Discours de la méthode* sa « morale par provision » Descartes énonce ainsi sa première maxime : « obéir aux lois et aux coutumes de mon pays » en « me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. »

↳ *Les œuvres au programme vous semblent-elles plaider en faveur de cette règle de conduite ?*

MICHEL DELATTRE

Analyse du sujet

- Le projet central de Descartes est de remettre en question ses préjugés et déboucher autant qu'il est possible, en usant de sa faculté de raisonner, sur des connaissances certaines. Il reconnaît cependant que ce projet n'est pas réalisable dans tous les domaines. En particulier, dans la vie quotidienne, aussi bien que sociale et politique, « les actions de la vie ne souffrant souvent aucun délai, c'est une vérité très certaine que, lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de discerner les plus vraies opinions, nous devons suivre les plus probables; et même, qu'encore que nous ne remarquions point davantage de probabilité aux unes qu'aux autres, nous devons néanmoins nous déterminer à quelques-unes ». Descartes, ici, énonce donc qu'on doit suivre les lois et coutumes de son pays, non parce qu'elles sont les meilleures, mais parce qu'il est bien nécessaire de suivre, faute de mieux, les règles en vigueur, souvent héritées du passé.

Enjeux du sujet

Les trois œuvres au programme mettent en scène la relation, toujours compliquée, de l'individu avec la communauté à laquelle il appartient. La « morale par provision » proposée par Descartes invite à se plier d'une part aux lois localement en vigueur et d'autre part aux